

Sous le laurier et l'olivier 2025



Le mot du Grand Commandeur



Le Suprême Conseil National de France publie un bulletin de liaison à destination de tous les membres de sa Juridiction. Cette publication, devenue bimestrielle après la crise du COVID, présente des informations sur la vie de notre Juridiction (calendrier, manifestations, créations ou anniversaires d'Atelier, ...) et ses projets, ainsi que les messages ou orientations fixées par moi-même et le Suprême Conseil. Il est ainsi un lien entre tous les Frères Écossais français, témoignant ainsi de la vitalité et de l'énergie de notre Ordre.

Il comprend également, dans chaque numéro, des Travaux de Frères de tout degré, présentant ainsi la diversité des approches, des expériences et des regards sur des thèmes généraux de l'Écossisme ou sur des éléments du rituel du 4^e degré (afin que tous puissent en bénéficier). Il s'agit dès lors d'un espace où s'épanouit la liberté de penser dans le respect des principes et des valeurs qui nous rassemblent et nous animent.

J'ai souhaité que ces Travaux fassent l'objet d'une publication annuelle mise à la disposition du public - y compris profane - via notre site internet.

Je vous en souhaite une excellente lecture.

Très Puissant Souverain Grand Commandeur



Christian HERVÉ

SOMMAIRE

N°59

L'Âme et la Connaissance intellectuelle par le récit visionnaire
Du Silence au Secret
Secret, Obéissance et Fidélité

p.2
p.3
p.5

N°60

L'Essence du Cheminement Écossais
Promouvoir la Justice
Promouvoir la Justice

p.7
p.9
p.11

N°61

Les deux Jérusalem
« Il est plus facile de faire son devoir... »

p.13
p.14

N°62

« Que la Joie soit dans les Cœurs ! »

p.16

N°63

La Loge Arcane
Le Convent de Lausanne

p.19
p.20

L'âme et la connaissance intellectuelle par le récit visionnaire

par le Maître Secret S.B., 4^e

Le récit visionnaire est issu de la pensée des philosophes persans dont le premier à le développer est Avicenne, né en 980 et décédé en 1037 après Jésus Christ et qui sera suivi, notamment, près de deux siècles plus tard par Shorawardi.

Ce thème du récit visionnaire se développe ainsi en Perse, terre qui a accueilli quelques quatre siècles auparavant les derniers élèves de l'école néoplatonicienne après la fermeture de celle-ci par Justinien.

La Perse, après des siècles de culture, de croyance et de pensée propres, se trouve alors sous domination musulmane et Avicenne développe une pensée à la croisée de la tradition perse et de l'islam, en associant Foi et philosophie, particulièrement celle dérivant d'Aristote, en associant Foi et raison.

Le récit visionnaire raconte l'expérience intérieure de l'initié et est en cela un récit initiatique.

Le chemin initiatique ne pouvant être que personnel, intime, fondamentalement et foncièrement pour chaque initié, la forme du récit apparaît particulièrement appropriée.

Le narrateur ne parle pas de généralités, de concepts s'adressant à l'intellect, à la raison, passive, comme c'est le cas de la philosophie mais raconte son expérience, son ressenti qui s'adresse à notre intuition, à l'intelligence agente comme la nomme Aristote, cette partie active de nous-même capable de saisir l'intelligible.

Le récitant est à la fois le sujet et le contenu du récit.

Nous ne sommes pas que chair, nous sommes corps, âme et esprit.

Pour autant, l'âme immortelle se sent étrangère à ce monde. Elle est dépaysée, désorientée par les normes communes de ce monde sensible.

Son but, sa finalité, est de retourner à sa source de retourner vers le Divin.

L'âme ne peut effectuer ce voyage, ce retour, cette conversion comme la nomme Plotin, pour retrouver cette source dont tout émane car elle est emprisonnée tout entière consacrée à gouverner le corps.

Or le corps ne perçoit le monde que par les sens, sens dont il nous faut nous méfier tant ils ne nous permettent qu'une perception partielle voire partielle de ce qui nous entoure.

Nos sens mettent en route notre intellect, nourrissent notre intellect, notre faculté de raisonner.

Notre observation, par ces sens, du spectacle des merveilles de la nature et leur compréhension par les arts libéraux nous permettent d'appréhender les lois de la nature, les règles qui ordonnent ce qui nous entoure y compris nous-même, tout ayant sa place, sa juste place.

Nous percevons alors ici-bas, dans le monde sensible le reflet de ce monde de là-haut, monde vers lequel l'âme, cette part de nous-même, aspire à retourner.

Pour autant, cette perception par la seule raison ne peut suffire puisque, seule, cette raison, limitée au monde sensible, est incapable d'accéder au monde des idées.

Pire cette raison seule devient un poids qui retient dans la matière, le monde sensible et empêche l'envol, le voyage vers l'intelligible, vers l'Orient.

Ce voyage vers la source, vers la lumière, ce retour du multiple vers l'unité ne peut se réaliser de manière brutale, tant la lumière peut aveugler celui qui veut sortir des ténèbres de sa caverne.

Il est nécessaire de le réaliser par étape, par degré.

Pour Avicenne, de Dieu a émané une Intelligence qui est l'Être primordial, qu'il associe à Gabriel, puis pour et à cause de cette Intelligence première Dieu a créé les autres intelligences, les anges.

L'âme va voyager vers l'Orient, vers sa source créatrice à travers dix sphères célestes chaque sphère lui ouvrant un niveau de compréhension mais chaque sphère représentant aussi une étape finale pour l'âme tant le voyage est difficile et nécessite persévérance sans certitude de récompense.

L'Orient n'est pas un Orient géographique, mais à mon sens, doit être entendu comme « orientation » de l'âme, c'est-à-dire une inclinaison à quitter l'occident, terre matérielle, monde sensible.

Une orientation prise dans le sens d'une direction qui va être suivie par la mise en action.

L'initié dans sa quête de ce retour l'Unité s'inscrit dans une démarche active qui commence lorsque l'âme va prendre conscience d'elle-même.

Avant de gravir la montagne il va falloir descendre au fond du puits au fond de soi-même et visiter sa terre intérieure.

Là tout au fond, au centre de soi-même se tient le « Moi véritable » le « Soi », le compagnon, le guide du voyage, l'étoile qui flamboie dans sa perfection éternelle.

Se connaître soi-même, n'est pas se détacher des illusions qui nous entourent ? Plus encore, n'est-ce pas se détacher de notre capacité à nous illusionner, à nous tromper nous-mêmes ?

N'est pas trouver son alter ego, cet autre dans le miroir ?

Trouver ce Soi, son ange comme le décrit Avicenne, c'est trouver le compagnon avec qui cheminer dans ce voyage, comme nous avons cheminé à deux lors de notre passage au deuxième degré.

N'est pas le mariage de la raison et de l'intuition, de deux pôles présents en nous, indissociables, opposés dans leur plan de compréhension et pourtant complémentaires ?

L'homme terrestre, matériel, sensible retrouve l'homme céleste.

Au fond, trouver ce compagnon, cet ange, ce moi céleste et éternel, parfait, cette étoile flamboyante, c'est renouer le dialogue intérieur avec cette part qui seule possède le langage nécessaire pour permettre d'accueillir le divin, puisque lui-même est émanation du Divin.

C'est pouvoir se détacher des objets dans lesquels se projetaient les désirs, les passions.

Après l'abandon de ces métaux c'est percevoir, lire, les objets sur un autre plan. Ils deviennent outils du chemin vers la Connaissance.

Ils deviennent symboles, vecteur de messages intangibles dont l'élucidation marque à chaque fois, une avancée, une étape du voyage vers la lumière.

S'efforcer de trouver l'idée sous le symbole pour que l'être en puissance, en devenir, encore indéterminé dans ses potentialités puisse devenir être en action, en sens.

ooOoo

Du Silence au Secret

par le Maître Secret E.C., 4^e

En m'engageant sur la voie de la Franc-Maçonnerie, j'ai choisi d'emprunter un chemin pétri de « symbolisme », celui de l'Alliance entre les Hommes et le Divin, de la Fraternité Universelle. Je suis aujourd'hui Maître Secret et je poursuis mon chemin vers les Autres, un pas après l'autre.

Dans l'Hébreu biblique, le « Silence » est souvent traduit par les termes Sha Ma dont le sens est l'écoute, l'obéissance. Ce travail est individuel mais en aucun cas solitaire ! Lorsque ce Silence est atteint, il permet de faire place à la

Réception de la Parole. Le Silence m'apparaît donc comme le Premier véritable Pas vers les Autres (I).

Le terme « Secret » signifie « ce qui est écarté », « mis à part ». Paradoxalement, ce Secret est pourtant ce qui me lie aux Autres et fonde le Pacte Fraternel par la loyauté qu'il impose. Au grade de Maître Secret, le Silence semble changer de nature... tout en demeurant, paradoxalement, la condition de la Réception de la Parole. Il n'est plus une méthode d'apprentissage pratiquée individuellement pour mieux accueillir la Parole des Autres... Mais un Devoir vis-à-vis des Autres, de respecter et de protéger fidèlement le Secret qui nous lie... et qui n'est pas encore révélé (II).

Le Silence : du travail individuel ... au devoir collectif

Le Silence : un travail individuel et un Devoir qui conditionne la réception de la Parole

Dans le silence et l'Obscurité de la Colonne du Nord, j'ai appris comme Apprenti à observer, à écouter, à m'imprégner d'un Devoir que je conçois aujourd'hui comme le préalable indispensable à la réalisation de mon Chemin Maçonnique : l'obéissance. J'ai accepté de conserver un silence, certes parce qu'il est le présumé à la méditation, à l'intériorisation (V.I.T.R.I.O.L, Fil à Plomb), et également pour m'imprégner des règles que je m'étais engagé à suivre.

Aux Grades suivants, bien qu'ayant quitté l'obscurité et entamé mon Chemin vers la Lumière, le Silence a continué à constituer un Devoir : d'une part parce que la parole ne m'était permise qu'en y étant autorisé, et d'autre part par mon serment de protéger et respecter le devoir de discrétion absolue régnant sur nos travaux et nos rituels.

Mais être silencieux, c'est aussi accueillir la Parole de l'autre. Salomon dans le songe de Gabaon demande à Dieu de lui donner « un cœur qui écoute ». La réponse divine traduit un lien à découvrir entre écoute et sagesse : *Puisque tu as demandé cela... Voici que je fais selon ta parole : je te donne un cœur sage et capable de discerner... ».*

Si mon Travail Maçonnique consiste à faire de mon Cœur un endroit agréable à Dieu, je dois au préalable lui faire toute la place. S'il consiste à retrouver la Parole Perdue, encore dois-je au préalable faire taire toute agitation, supprimer toute perturbation :

Au commencement, Elohim créa les cieux et la terre. Et la terre était toubou-bobou, ténèbres sur la face de l'abîme, et le souffle d'Elohim planait sur la face des eaux.

Sans cela, La Parole ne saurait irriguer mon Cœur. Le Silence crée le lieu où se tient toute présence sans laquelle aucune parole n'aurait de sens (Joseph Rassam).

Le Silence du Maître Secret : un Devoir qui me lie aux Autres

Au Grade de Maître Secret, le Silence constitue un Devoir. *Nous devons vous faire savoir que la discrétion Maçonnique que vous avez juré d'observer lors de votre initiation et lors de chacune de vos augmentations de salaire est encore plus stricte dans ce nouveau degré.* Il scelle le Pacte qui me lie à mes Frères, et me donnera un jour accès à un Secret qui fonde Notre Temple en construction... l'Alliance Suprême entre les Hommes

Il m'a été indiqué que j'allais être, dans cette Loge, comme un Apprenti dans une Loge du premier degré. Dans ce degré, j'apprends à garder le Secret, à être obéissant et à rester fidèle. Mes lèvres ont été closes avec le Sceau du Roi Salomon, celui du Secret.

Le symbole du Sceau du Roi Salomon révèle ainsi l'Unité suprême, mais surtout, l'impérieuse nécessité de laisser son âme être fécondée par l'Esprit.

La Clef d'Ivoire que l'on m'a confiée, celle qui symbolise à la fois l'accès possible aux secrets, au Saint des Saints, au siège même de la Lumière Divine, est posée contre mon Cœur, siège de l'âme. La Balustrade qui me sépare du Saint des Saints n'est que mon incapacité à ouvrir mon Cœur à cette Parole.

Maître Secret et non Maître du Secret : du silence à la promesse

Des marques évidentes de la Présence de Dieu : la promesse du Secret et non le Secret lui-même

En qualité de Maître Lévitte, je suis *le fidèle gardien du Saint des Saints et un des sept nommés pour remplacer notre Respectable Frère Hiram-Abi pour poursuivre ainsi la construction du glorieux édifice.* Il m'a été rappelé que je n'avais vu jusqu'ici que

le mur épais qui couvre le Saint des Saints du Temple de Dieu Que ma fidélité, mon zèle ma constance méritaient la faveur qui m'a été accordée.

Un Trésor m'a été dévoilé, le Saint des Saints. À la question : *qu'avez-vous aperçu en entrant dans le Saint des Saints ?*, j'ai répondu : *Des marques évidentes de la présence de Dieu.* J'avais en effet aperçu un Triangle dans un grand Cercle au centre duquel était une Etoile Flamboyante qui m'avait ébloui avec saint respect. Dans cette Clarté, il y avait le *Grand et ineffable nom du Grand Architecte de l'Univers.*

Il m'a alors été rappelé que Moïse seul en avait la prononciation qu'il tenait de Dieu, et que Moïse défendit alors par une Loi de ne jamais prononcer ce mot, ce qui fit que la Vraie prononciation fut perdue. Ma Quête prend sens avec une nouvelle acuité à ce moment précis : je recherche cette véritable prononciation, la « connaissance de cette parole ineffable ». Ma quête, c'est la Parole perdue, c'est le nom de Dieu.

Un Silence qui précède et consacre le Secret : le Verbe Créateur

Il me semble que le Silence continue au-delà de mon Grade actuel à constituer le fondement de ma légitimité à poursuivre ma quête du Secret.

Le Silence apparaît comme le départ et en même temps le terme de la Création. Le Silence précède la Création et la clôture. De la même manière, lorsque le Silence règne au sein des Colonnes, puis parmi les Maîtres Secret, n'est-ce pas parce que le travail est achevé ou peut-être suspendu ?

Encore une fois je suis ramené à ce qui m'apparaît comme étant la synthèse parfaite du Chemin Initiatique : le Prologue de Saint Jean. Le Logos, Parole et volonté créatrice de Dieu, raison divine et universelle, a vocation à rejoindre la parcelle divine de mon âme : transcendance et immanence.

Conclusion

Lorsque le Saint des Saints m'a été montré, j'ai aperçu au centre des Symboles, un caractère hébreu représentant le nom ineffable du Grand Architecte de l'Univers. Il m'a aussi été indiqué que ce nom est au-dessus des Forces Humaines. Je m'interroge. L'achèvement du Temple n'est-il possible que par la réminiscence du Mot Sacré ? La Parole ne peut-elle être retrouvée que dans la Mort... cette *Ultime Initiation* ?

Les questions m'envahissent davantage. Si la Mort constitue l'Ultime Initiation, le parachèvement de mon Chemin Maçonnique ne peut-il se réaliser qu'après cette Ultime Initiation ? La Mort est-elle le symbole ultime de mon Union à mes Frères, de mon Unité avec Dieu ? Je ne suis pas sûr que ce mode interrogatif soit approprié pour une conclusion...

J'ai découvert au Grade de Maître le Silence de la Mort, celle d'Hiram. Lors de la Cérémonie au cours de laquelle j'ai été accueilli au 4^e Degré, j'ai de nouveau été confronté à la Mort d'Hiram, mais cette fois, nul rappel des méfaits des mauvais Compagnons, nul rattachement à la vie terrestre. J'entrais dans l'Après, exigeant de moi que je laisse derrière moi mes sensibilités, sentiments, pensées, désirs. *Ce jour-là, vous connaîtrez que je suis en Vous et que vous êtes en Moi.* Avec le Secret, je découvre un commencement, un nouveau monde, où le commencement et la fin se rejoignent, Silence et Secret ne forment qu'Un, inhérents à la Connaissance ...

ooOoo

Secret, Obéissance et Fidélité

par le Maître Secret D.S., 4^e

Lors de la cérémonie de ma réception au grade de Maître Secret, il m'a été dit :

vous allez être dans cette loge, comme un Apprenti dans une loge Bleue, sans obligation de respecter le silence mais d'en garder le secret.

Une injonction pour une demande d'obéissance et de fidélité.

La réception au 4^e degré fait appel à trois exigences : *À garder le secret, à être obéissant et à rester fidèle.* Une sentence

ternaire qui nous invite et nous oblige. Le Sceau du Secret a scellé symboliquement mes lèvres de Vénérable Maître. Mon devoir est de garder le secret. Cette exigence m'engage sur de hautes valeurs morales : Je m'engage par serment à ne jamais révéler aucun des secrets de ce degré à aucune personne au monde autre que celles qui y ont droit, et après avoir été dûment autorisée à le faire. Si la doctrine Maçonnique appelle à la discrétion, elle est encore plus stricte dans ce degré de Maître secret. Que se passe-t-il si je transgresse cette règle d'or ? Le secret n'a-t-il pas vocation à être révélé ? Après tout un secret non dévoilé est telle une richesse sans partage ou un trésor perdu. L'Évangile selon Saint Luc lève le voile sur la destinée d'un secret :

Tout ce qui est caché sera découvert, et tout ce qui est secret sera connu. C'est pourquoi tout ce que vous aurez dit dans l'obscurité sera entendu à la lumière du jour, et ce que vous aurez murmuré à l'oreille d'autrui dans une chambre fermée sera crié du haut des toits ».

Alors prenons soin de le conserver au fond de son cœur, dans cet espace sacré que nul ne peut pénétrer, un lieu intime où réside la vérité de l'être.

Un secret fut l'arme de Prométhée. C'est pour l'avoir offert à Zeus qu'il fut délivré sans qu'Héraclès encourût la colère du Dieu suprême. De ce secret dépendait le sort des dieux et des hommes. Chaque légende a ses secrets. Que serait l'Odyssée sans le « cheval de Troie » ? Un récit épique d'Homère sans l'enseignement psychologique de la ruse ? Un secret révélé, acquiert une force de domination incomparable, et confère un sentiment de supériorité. *Connais-toi toi-même et tu connaîtras l'Univers et les Dieux.*

En philosophie, le fait de ne pas connaître un secret ne signifie pas être ignorant, mais d'être sage, car on sait que l'on ne sait pas. C'est faire preuve d'un discernement salutaire. Personnellement, cela me pousse à aller plus loin, dans une sorte de quête immanente, perpétuelle et progressive du savoir. Je développe une compétence que j'ai définitivement adoptée, celle d'apprendre à apprendre en tout temps et tout lieu. D'après Ralph Waldo Emerson¹

Nul homme ne peut apprendre ce qu'il n'est pas préparé à apprendre... Un chimiste peut révéler ses plus précieux secrets à un charpentier, qui n'en sera jamais plus sage, secrets qu'il ne révélerait pour rien au monde à un chimiste. Dieu nous met toujours à l'abri des idées prématurées. Nous sommes tenus dans l'impossibilité de voir des choses qui nous sautent aux yeux, jusqu'à ce qu'arrive l'heure où nous sommes mûrs mentalement ; alors nous les apercevons, et le temps où nous ne les voyions pas est comme un rêve.

Garder le secret, être obéissant et rester fidèle : l'obéissance est une question de devoir et d'adhésion aux principes du Maître Secret. Pourtant l'obéissance semble incompatible avec la liberté. Je vous propose un autre regard ; obéir, c'est aussi être à l'écoute, accepter de ne pas rester centré sur soi-même. C'est faire preuve d'ouverture voire de confiance envers son prochain. Le *leadership* et le *followership* sont les deux faces d'une même pièce.

En lisant l'*Épître aux Hébreux*, le Christ, tout fils qu'il était, a appris par ses souffrances l'obéissance. Et, ainsi parvenu à son accomplissement, il est devenu pour tous ceux qui lui obéissent le leader du salut éternel. Mon devoir n'est pas de me conformer par ma seule obéissance, mais de me faire moi-même ma propre opinion, de modeler ma pensée jusqu'à ce qu'elle me dicte ma conduite, et que la volonté de l'univers soit faite. L'obéissance est un acte de foi envers l'ordre du Monde auquel chaque initié collabore et où il trouvera sa place. C'est un acte d'alliance, d'humilité, de paix et de liberté, pour réaliser la juste harmonie, en soi et autour de soi. Nous nous inscrivons dans une démarche de délivrance que nous pouvons identifier tel le don de soi qui nous permet de rester fidèle à la quête de la Parole Perdue.

La fidélité se nourrit de l'engagement d'un Maître Secret pour répondre à son devoir, également de l'amour envers ses Frères, car il en connaît sa richesse et son impact positif. En effet, l'amour est la seule chose au monde qui s'agrandit en se partageant. La fidélité engage notre conscience morale, elle implique la loyauté envers soi-même et envers tous nos Frères. Je fais cependant une différence entre loyauté et fidélité. L'adjectif « loyal », renvoie à la « loi », c'est-à-dire à la raison, la fidélité est de l'ordre du cœur. Elle est la permanence d'un sentiment, tandis que la loyauté, c'est le respect d'un contrat avec un début et une fin. Rester fidèle, c'est prendre part au cycle de la vie et de nos relations en toute harmonie.

En passant de l'Équerre au Compas, de la matière à l'esprit, le Maître Secret a changé de dimension. De ce secret convoité qui révélera le lien invisible, singulier et encore incommunicable avec Dieu. De l'obéissance nous en tirons la force et l'abnégation d'un guerrier de lumière qui sait qu'*un grand rêve est formé d'une multitude d'éléments, de*

même que la lumière du soleil est la somme des millions de rayons qui la compose². Fidèle, un Maître secret sait que, dans le silence de son cœur, existe l'ordre qui le guide.

Il porte sur son cœur la Clé d'Ivoire, qui ouvre le champ de la connaissance spirituelle. Elle permet la compréhension de l'univers tout entier et de ses mystères. À condition que je m'en montre digne, avec toujours en moi la volonté d'accueillir la lumière qui chassera les ténèbres.

L'éclat du jour a chassé les ténèbres et la grande lumière commence à paraître, car nul ne peut atteindre l'aube sans passer par le chemin de la nuit³.

Ordo ab Chao, la notion d'ordre et de chaos sont liés telle la lumière du jour et les ténèbres de la nuit. Ils sont l'expression d'une dualité qui a vocation à être dépassée dans une parfaite harmonie du désordre intérieur à la pensée droite jusqu'à la naissance de l'être éveillé.

N°60

L'Essence du Cheminement Écossais

par le Très Illustre Frère M.-H.C., 33^e

Le travail en Loge de Perfection – et plus généralement dans toute Loge Écossaise – porte le plus souvent sur le contenu initiatique du degré pratiqué, sur les éléments symboliques qui le composent, les formules ou phrases prononcées ou échangées, plus généralement sur tout ce qui se manifeste dans la mise en œuvre de son Dispositif rituel.

Ce travail, tant individuel que collectif, s'inscrit dans une démarche plus vaste qui est celle du cheminement dans les différents degrés du Rite. Rapidement, le Maître Secret sait que son travail le conduira de degré en degré jusqu'à celui de Grand Elu de la Voûte Sacrée, puis, en Chapitre, à celui de Chevalier Rose Croix et enfin, en Aréopage, à celui de Grand Élu Chevalier Kadosh, nec plus ultra initiatique de la Maçonnerie Écossaise.

Et, s'il ne le sait d'emblée, il le comprendra rapidement : à chacun de ses degrés correspondra : trois rituels (ouverture, fermeture et réception), une histoire légendaire appuyée sur un mythe, un contenu initiatique spécifique, des décors particuliers, une instruction, un âge, des mots de passe ou sacrés, une marche, une batterie, des couleurs... La temporalité et la spatialité de l'Atelier pourront changer, les noms et les titres, les décors, les mots, les âges, être différents, les degrés seront fondés et nourris de traditions diverses : mutatis mutandis, le Maçon Écossais retrouvera quasiment systématiquement la même matrice générative et la même structure opérative servant à présenter un contenu initiatique spécifique dans une progression qualifiée de scalaire, car, d'une part, n'enchâssant pas les degrés comme en Loge symbolique, mais les enchaînant, et, d'autre part, parce que progression ordonnée, chaque degré succède au précédent comme les barreaux d'une échelle.

L'ensemble de ces éléments constitutifs d'un degré en constitue le dispositif qui se déploie, se dépie dans l'espace-temps de la Tenue. Dispositif, à la fois, proposé et imposé au myste.

Imposé, car il est appelé à vivre symboliquement l'histoire légendaire, le personnage mythique qui la porte et qu'il n'a, en la matière, nulle marge d'interprétation.

Mais proposé, dans la mesure où ce dispositif et son contenu initiatique sont soumis à son analyse, à sa réflexion, à sa pensée. Penser en toute liberté, puisque nous ne professons pas de dogme, mais exercice de pensée radicalement différent de celui auquel nous sommes habitués.

En effet, l'exercice auquel nous sommes soumis à chaque degré n'est pas uniquement un travail intellectuel de réflexion et d'analyse de ce qui nous est proposé dans le dispositif de ce degré. Nous vivons également et même d'abord ce dispositif. La question qui se pose dès lors est bien celle de la nature de cette expérience qui nous interpelle et nous saisit dans la factivité de notre présence au monde Écossais.

Ceci suppose de répondre à une autre question : quelle est la destination de cette expérience ? Que vise-t-elle ?

Les *Grandes Constitutions* de Berlin de 1786 fixe comme objet à l'Ordre : *l'union, le bonheur, le progrès, et le bien-être de*

la famille humaine, en général, et de chaque homme individuellement. Ce qui s'applique à l'Ordre se décline donc également pour chacun de ses membres : l'union, le bonheur, le progrès et le bien-être du Maçon Écossais. Mais si tel est l'objet ou l'objectif, cela signifie que le Maçon Écossais ne connaît – en tant qu'homme – ni l'union, ni le bonheur, ni le progrès, ni le bien-être. Et alors, dans cette perspective, la pratique Écossaise doit viser à permettre au Maçon Écossais d'atteindre cet objectif : devenir pleinement et authentiquement un homme. C'est donc à une véritable mutation ontologique que le Dispositif Écossais nous appelle, fondée sur une prise de conscience progressive de notre présence-au-monde, de ce qui, du plus proche au plus lointain, nous environne, de nous-même jusqu'au Πάντα ἔν, le Un-Tout héraclitéen.

Alors, ceci signifie que chacun des degrés du Rite, par son dispositif, nous propose un niveau de conscience, non pas supérieur, mais complémentaire de ceux déjà pratiqués.

Pour qualifier ce qui se dévoile ici comme l'essence même du cheminement Écossais, j'emprunterai à Pierre Hadot le terme qu'il a lui-même repris d'Ignace de Loyola : celui d'exercices spirituels.

Exercices, car il se fonde sur l'expérience vécue des degrés pratiqués qui tendent à nous impressionner, comme on pouvait le dire des pellicules photos impressionnées par la lumière.

Et spirituels, parce que, pour reprendre les termes de Pierre Hadot,

les autres adjectifs ou qualificatifs possibles : « psychique », « moral », « éthique », « intellectuel », « de pensée », « de l'âme » ne recouvrent pas tous les aspects de la réalité que nous voulons décrire.

En fait, ajoute-t-il, - et ceci semble parfaitement s'appliquer à l'essence du cheminement Écossais –

ces exercices correspondent à une transformation de la vision du monde et à une métamorphose de la personnalité,

c'est-à-dire cette mutation ontologique du sujet dont nous avons parlé.

Ceci signifie que cheminer sur le chemin Écossais ne se résume pas à apprendre son rituel, travailler les symboles, dissenter sur les maximes ou sur le contenu initiatique du degré concerné, mais d'abord de le vivre pleinement, c'est-à-dire de s'ouvrir à la pratique du dispositif du degré, sans restriction mentale, mais comme une aventure spirituelle. De se laisser dominer, emporter par la pratique du rituel. Faire de chaque Tenue un exercice spirituel et de notre cheminement Écossais, une suite d'exercices spirituels sans cesse recommencés. Une véritable ascèse, au sens originel grec du terme ἄσκησις : *exercice*.

Ceci nous invite naturellement à dépasser les bornes, celles du monde de la manifestation, le royaume des formes, mais aussi celles des formes habituelles de la pensée, celles de la raison raisonnante.

Depuis le subjectivisme cartésien, la vieille formule latine de l'homme *animal rationale*, animal raisonnant, est la marque des temps modernes, celle qui triomphe avec les Lumières, opérant une réduction par rapport à la formule aristotélicienne du ζῶον λόγον ἔχον, l'homme portant logos, réduisant le logos à la simple logique.

Or, à cette pensée fondée sur la *ratio*, sur le calcul, s'oppose la pensée méditante, celle qui, non pas nie la logique, mais la dépasse et la transcende, comme seule susceptible de libérer l'homme et de l'accomplir pleinement, car elle constitue un retour réflexif sur lui-même en vue de son dépassement.

En Maçonnerie – et notamment en Maçonnerie Écossaise – elle a deux caractéristiques fondamentales.

D'une part, cette méditation se nourrit, non seulement du contenu initiatique, mais aussi de la pratique transformatrice du rituel. Elle est irriguée par ces modifications substantielles qu'implique le vécu de nos cérémonies sur l'âme et l'imagination de celui qui les vit. Cette méditation se déploie entre ciel et terre, entre manifestation et Principe, entre l'être et les étants par le biais de ce *mundus imaginis*, de ce monde imaginal distingué par Corbin.

D'autre part, elle se fonde moins sur le λόγος que sur le μῦθος, sur le mythe, parce que le mythe, englobant des symboles articulés par l'analogie est monstration, là où le logos est dé-monstration. Or, comme le notait déjà Platon, là où la raison est impuissante à atteindre les Êtres les plus hauts, se trouve l'espace de l'analogie.

Ces mythes sont nombreux et se rattachent en support des récits légendaires de nos degrés, mais il en existe deux principaux : le premier que connaît tout Maître Maçon est celui d'Hiram et de la construction du Temple, le second, dans lequel sans encore le savoir baigne le Maître Secret, est celui du Saint Empire et de la Chevalerie

spirituelle. Et, en tant que Maître Secret, il vit le passage progressif de l'un à l'autre.

De la même manière que nous ne visons pas en Loge symbolique la reconstruction matérielle du Temple de Jérusalem, nous ne visons pas dans le cheminement Écossais à refonder matériellement le Saint Empire, mais analogiquement à atteindre la maîtrise de notre propre empire par la pratique et l'étude de ces exercices spirituels que constituent nos Tenues.

C'est ainsi que, selon la parole de Saint Jean, *vous serez tous des dieux*, c'est-à-dire que, dans le jeu entre le divin, la terre, le ciel et les hommes, le Maître Écossais sera pleinement et authentiquement un homme.

ooOoo

Promouvoir la Justice ...

par l'Excellent et Parfait Frère X.A., 31^e

Quelle justice nous demande-t-on de promouvoir ? Celle de *Maât* (Celle du cœur, de l'ordre et de l'harmonie) ? Celle de Thémis (Justice aussi simple qu'immanente des Dieux) ? Celle de Diké (La justice humaine) ? Celle de Néménis (vue comme la vengeance) ? Est-elle celle de Dieu d'ailleurs, celle de la cité, celle d'un ou des hommes ? Est-elle liée à un principe de droit et de conformité à celui-ci ; ou bien est-elle associée à un principe moral impliquant le respect d'autrui et de l'équité ? Enfin est-elle naturelle et universelle et donc indépendante des sociétés humaines et culturelle ou bien ne se comprend-t-elle comme le pensait Héraclite uniquement que par le refus d'un état d'injustice, lui-même assimilé au chaos social ?

Dans ces premières lignes tout semblait amener et surtout émaner du Principe. Le bien, le juste, le vrai, c'était le divin dans cet absolu que l'humain que je suis, ne peut même pas décrire. Ce Divin, dont la justice semblait être une finalité autant qu'un but et qu'un moyen, tout ce vers quoi ma recherche, mon travail, mon chemin, ma pratique vers la vertu semblait m'amener. La Maçonnerie dès le grade d'Apprenti m'avait enseigné qu'un Maçon devait *préférer à toute chose la justice et la vérité*.

Le rituel de Maître Secret me proposait lui aussi de tendre, après quatre voyages, à *promouvoir la justice*. Le premier me disait d'aller au-delà de la réalité, des idoles, des apparences et de ne juger non pas avec les yeux mais avec le cœur, avec l'amour. Le second me parlait de lien, d'écoute de tous les hommes et surtout d'équité et d'équilibre, le troisième dans la *loi unique et multiple* m'évoquait un ordre du monde et une place que je devais surement trouver pour arriver à l'ultime parcours, celui me permettant de devenir un homme juste dans l'action.

Voir avec le cœur au-delà des apparences sociales et faire le bien : ce que Salomon m'a montré c'est que la base de la justice véritable, c'est l'amour, car on veut toujours le bien de celui que l'on aime. Il n'avait demandé qu'une chose à son Dieu : *Accordez donc à votre serviteur un cœur attentif pour juger votre peuple, pour discerner le bien du mal*. Surpris par ces souhaits qui ne lui demandait ni richesse, ni longue vie, ni mort de ses ennemis, Dieu lui a donné un cœur bon, raisonnable et perspicace, afin qu'il puisse rendre avec sagesse, la justice divine, qui va bien au-delà de la réalité et de ces deux femmes, qu'il n'a pas vu comme des prostituées, mais dans leur dignité d'être humain et de mères.

Comment ne pas penser au Maçon qui ne juge pas sur les apparences, mais sur le simple critère de vertu, en faisant que *l'estime ne doit se mesurer que selon la constance et l'énergie que l'homme apporte à la réalisation du bien*. Cette justice du cœur me rappelle aussi ce moment où le Vénérable Maître lors du passage sous le bandeau dit :

nous aimerions pénétrer jusqu'à votre cœur, aussi nous vous demandons de nous répondre en toute franchise et selon votre véritable sentiment, sans calcul et sans arrière-pensée, toute fausse parole étant fatalement sanctionnée par notre Grand Juge.

Promouvoir la justice c'est donc promouvoir cette sincérité qui nous est si chère, cette franchise sans calcul, cette parole vraie, c'est faire parler son cœur. La justice c'est aussi accomplir la loi définie par Paul qui disait que *celui qui aime autrui a accompli la loi*... C'est pour nous Maçons, également, nous dit notre rituel, faire « *aux autres tout le bien que tu voudrais qu'ils te fissent à toi même* ».

Écouter la voix, écouter tous les hommes et le faire avec équité et équilibre, en étant à sa place dans le cosmos : après cette justice émanant du cœur, comment ne pas penser à la loi de *Maât* signifiant en elle-même

l'action juste, la vérité, le bien, le respect, l'équité (opposée de l'égoïsme, du mal, du chaos, du mensonge et de toute falsification). Son essence est que la création qui émane du Divin est basée sur la vérité absolue. Elle est donc forcément ordre, équilibre et harmonie dans les grandes choses (macrocosme) comme dans les petites (microcosme). C'est ce que notre troisième voyage nous fera admirer dans cette loi de l'unique et du multiple. Les Égyptiens, comme les Grecs plus tard, avaient admis que les grandes choses de cette création sont, de fait, soumises à la justice ; il suffit de voir la beauté de ce qui nous entoure dans la nature, la perfection de l'homme à travers le fonctionnement de chacun de ses organes, pour s'en convaincre. En revanche, la nature humaine, elle, n'œuvre pas toujours pour la même correspondance dans les petites choses.

Cette justice que l'on nous demande de promouvoir n'est-elle pas à comprendre comme une loi entre l'homme et le Principe ? Le but de l'homme et du Franc-Maçon sur terre n'est-il pas d'assurer le maintien de l'équilibre de la création (entre le haut et le bas, le bien et le mal, l'ensemble des hommes) et faire ce qui est juste pour le bien de l'humanité et quand j'écris ces mots je pense aux buts de notre Ordre :

cette société a pour objet l'Union, le bonheur, le progrès, le bien-être de la famille humaine tout entière. ».

C'est aussi et sûrement produire et accomplir des actions qui font le bien et le bonheur, comme Job qui affirmait avoir *revêtu le manteau de la justice parce qu'il faisait du bien aux indigents*. C'est une écoute de tous les hommes, comme lorsque Zeus dit à Hermès qu'il souhaite donner la justice et la vergogne à tous les hommes.

Restons un instant chez les Grecs, avant cette découverte de l'ordre du monde nous faisons un deuxième voyage qui nous parle d'équité comme Aristote l'a fait. Cette équité ce n'est pas tant la balance, symbole de la justice que celle d'un juste milieu, entre l'excès et le défaut, et cela en toute chose. Il nous est dit : *N'accorde à qui que ce soit une confiance aveugle mais écoute tous les hommes ... Ni trop ni trop peu, « ni anarchie ni despotisme »* comme l'avait institué la déesse Athéna lors de la création du tribunal de l'aéropage, ou encore comme Horace le disait, *il y a une juste mesure, il y a des limites hors desquelles ne peut se tenir le bien* et donc la justice. La règle de la justice ne serait-elle pas la réciprocité dans l'échange mesuré ? La Pondération ? Aristote avait défini la justice comme une vertu de l'échange et de la relation aux autres. Promouvoir la justice ne serait-ce pas promouvoir la relation aux autres, promouvoir cet être ensemble (Une étymologie de justice vient de *Jubere* qui veut dire unir) et retrouver la Chaîne d'Union et l'universalité que propose le chemin Maçonique ?

Un mot encore pour parler d'équilibre de la justice à travers l'arbre des Sephirot avec la colonne de droite symbolisé par Hesed la miséricorde (La justice qui est amour et pardon) et la colonne de gauche qui est la justice Din / Geburah dans son sens de rigueur... Les deux s'équilibrant dans la colonne centrale Tifferet, la beauté évoquant une justice (Tsedeq) de la conscience, Une voie juste du milieu, de l'harmonie de la paix, que l'on retrouve dans le Tao, l'octuple sentier des bouddhistes ou dans le *Bivum* (Y) des pythagoriciens... Une justice qui réunit en le dépassant le ternaire des vertus : Prudence, Courage et Tempérance.

Promouvoir une justice de conscience, faite d'un perfectionnement constant vers la spiritualité et la connaissance, pour trouver sa place : Platon s'était dans les premiers livres de *La République* essayé à donner une définition de la justice. Il avait fait un lien entre la justice de l'âme et celle de la cité par lequel le microcosme (l'homme et ses vertus) est en phase avec le macrocosme (le cosmos et la cité)... Être juste c'est être à sa place dans le cosmos, être en harmonie avec la hiérarchie naturelle du monde... S'ajuster au monde (comme diront les stoïciens). C'est une justice qui prétend retrouver la vérité de l'univers au-delà de toute convention, apparences et hiérarchie.

Promouvoir la justice (et non la créer) sous-entend que cette justice est déjà présente en nous, Cette parole elle est dans ta bouche et dans ton cœur afin que tu la mettes en pratique (Deutéronome 30). C'est écouter cette « voix qui me dit », cette immanence qui nous pousse vers quelque chose qui nous dépasse. C'est aussi comprendre cette justice par rapport à la transcendance d'un modèle tout autour de soi et trouver sa place dans cet ordre, sans passion, sans démesure et en ne nuisant à personne. C'est aussi enfin et surtout une mise en pratique !

La Maçonnerie nous a libéré de l'ignorance, des préjugés, Elle nous a donné, montré dès le premier jour lors de l'initiation (sans que nous en ayons conscience) comment mettre en action, en pratique cette justice en nous disant que :

C'est en réglant ainsi ses inclinations et ses mœurs que l'on parvient à donner à son âme ce juste équilibre qui constitue la Sagesse, c'est-à-dire l'Art de la Vie.

Ce 4° degré nous a redit de ne pas suivre les autres, les idoles humaines mais de répondre nous-même de nos actes (et d'être responsable de nos actions), de me fier à mon propre jugement (Ne les déclare juste que si elles apparaissent comme telles à ton propre jugement) ou à ne nous fier qu'au juge suprême qui est en nous. Être juste c'est être un homme appliquant la loi de sa propre conscience à l'image de la parabole de la « femme adultère », c'est renoncer à juger son prochain surtout avant de se juger soi-même (*nos sentiments de fraternité et la conscience que nous avons de nos propres imperfections nous font redouter de juger nos Frères, sinon avec indulgence. Sommes-nous des juges infailibles ?*) C'est s'exercer à reconnaître ce qui est juste dans tout acte de vie et ne pas juger avec une vision étroite du monde, le *visage collé sur la vitre* (Marc Aurèle), mais prendre ce recul qui permet de voir que tout est beau car chaque chose à sa place dans le tout.

ooOoo

Promouvoir la Justice ...

par le Chevalier Rose Croix F.A., 18^e

Lors de la réception de Maître Secret, le Trois Fois Puissant Maître prononce *Ce que demande la maçonnerie c'est de promouvoir la justice.*

Pour appréhender la portée de cette phrase et la mettre en perspective par rapport à l'enseignement du 4° degré, il est nécessaire de procéder à une herméneutique du rituel afin d'éviter les pièges du sens commun.

L'énoncée de cette phrase intervient au moment charnière de la réception où s'opère le passage de Sublime Maître Maçon à Maître Secret

Le Rite Ecossais Ancien et Accepté fait appel à une représentation du monde où il existe une chaîne significative de l'Univers à la Personne.

C'est bien dans cette perspective que le Rituel de réception de Maître Secret :

- Développe une succession de vertus sous la forme de sentences : le secret, l'obéissance, la fidélité, l'Idée cachée sous le symbole, la Vérité, la Loi unique et multiple et la Justice.
- Désigne la Voie du Devoir comme étant celle de la réflexion, de la méditation et du respect de ses serments. Le rituel attend de lui son engagement et le désir de tendre vers l'estime de soi dans un sentiment de justice, d'équité et de partage.

Par son passage de l'Équerre au Compas, le Maître Secret a intériorisé les données des trois premiers degrés. À présent, Devoir, Vérité, Justice seront ses repères lui permettant de définir une ascèse nouvelle dont la vérité, la raison, la vertu et la justice seront les piliers.

La Justice est le pivot de la construction du Maître Secret

La Justice apparaît au détour du phrase pour « alerter » le Maître Secret sur sa nature de vertu pivot.

Cette importance est illustrée par la couronne de Conrad II, empereur du Saint Empire Romain Germanique (conservée au Trésor de Vienne et reproduite par le S.C.N.D.F. pour ses cérémonies).

En effet, elle comporte des plaques d'or sur lesquelles sont représentées notamment des scènes symboliques évoquant les vertus cardinales d'un souverain.

L'usage de l'adjectif *cardinal* pour désigner également les quatre directions de l'orientation a dénaturé le sens de cardinal à l'usage des vertus parce que bien qu'au nombre de quatre, les vertus ne sont pas représentables géométriquement aux angles d'un quadrilatère.

En effet, Platon dans *La République* a étudié ces quatre vertus en les décrivant comme trois plus une : Courage, Tempérance et Prudence tournant autour de la Justice.

Dès lors, la représentation géométrique adéquate serait celle d'un triangle équilatéral dont la Justice est le pivot (cardinal vient du latin *carda* qui signifie pivot).

Platon explique que, si la Sagesse ou Prudence commande aux Rois, si le Courage commande aux guerriers et la Tempérance commande à la classe laborieuse, la Justice se tient au centre parce qu'elle est le complément indispensable à la sauvegarde, l'équilibre et l'harmonie des trois premières.

C'est pourquoi la Justice « doit être l'objet de toute notre recherche ». Justice devient alors synonyme de Vérité, de Lumière et de Sagesse.

Ainsi s'explique le chemin proposé par le rituel au Maître Secret de rechercher la vérité et la parole perdue.

L'ordonnancement des vertus du Maître Secret résulte de l'interprétation des noms de Dieu évoqués dans l'instruction du 4^e degré.

Le Rituel du 4^e invite le Maître Secret à interpréter les noms de Dieu.

La *Torah* met en avant deux principaux noms de Dieu parce qu'ils renvoient à ses deux attributs qui ont présidé à la construction du Monde et de l'Homme : la rigueur pour agir (Eloqin) et la bonté ou bienveillance (Tétragramme).

Dès lors, la portée symbolique de ces deux noms permet d'introduire une mise en cohérence d'une part entre les sentences du 4^e degré associées au Devoir qui correspondraient à la rigueur nécessaire à la construction du Maître Secret et d'autre part cette phrase *promouvoir la justice* qui serait la bonté.

Le Maître Secret après avoir reçu l'indication du chemin, se voit doter des pouvoirs de création en étant armés des vertus relatives à la rigueur et de celle relative à la bonté (la Justice)

Ainsi décrypté, *promouvoir la Justice* constitue une porte entrouverte à l'Autre.

Au 4^e degré, la Justice est visée en tant que clé permettant de faire entrer l'altérité dans le dans le travail de (re) construction du Maître Secret.

Promouvoir la justice est en réalité une injonction de travailler à nos relations interpersonnelles dans notre réalité à autrui en visant autant l'Autre du dedans que l'Autre du dehors :

- L'Autre du dedans correspond au double que le Maître Secret est en train de modeler depuis son entrée dans le Cabinet de Réflexion et qui a « reçu » Hiram aux termes d'une palingénésie au 3^e degré. Le Maître Secret est appelé au 4^e degré à poursuivre sa transformation en travaillant sur ces deux familles de vertus : rigueur et bonté.
- L'Autre du dehors parce que le rituel ordonne sa volonté vers plus de Justice et de Liberté pour transcender ses relations elles-mêmes constituantes d'une fraternité dans un monde humain qui sera toujours violent et enclin à l'exclusion en niant aux personnes leurs dignités intrinsèques. L'impératif éthique de fraternité s'exprime dans la volonté de lier désir de liberté (autonomie) et justice.

Le Maître Secret est astreint au secret pour rechercher la parole perdue parce qu'il ne maîtrise pas encore les vertus nécessaires à sa construction

Une explication peut être avancée en convoquant un ternaire qui éclaire sur les trois dimensions de l'homme : la matérialité, les sentiments / émotions et l'intelligence.

Seule la maîtrise de ces trois dimensions peut donner naissance à la Parole en faisant éclore en lui un espace de liberté qui permettra au Maître Secret d'accomplir son potentiel spirituel.

Ainsi, le Maître Secret va-t-il progressivement intégrer que sa vision du monde va dépendre de ses actes et de sa façon de vivre. Dès lors, il devra travailler ces vertus pour échapper aux limites, tentations et obstacles que son existence physique place sur le chemin de sa spiritualité. Depuis son initiation, il est conscient que la menace la plus grave vient de l'intérieur.

Conclusion : Maître Secret libère toi !

Le rituel enclenche un processus d'auto-libération parce que parvenir à une liberté authentique demande une attention constante pour rejeter les menaces constantes contre elle.

Les deux Jérusalem

par l'Illustre et Parfait Frère V.W., 30^e

La ville sainte de l'Orient se démultiplie dans une dualité clairement verticalisée, l'une réelle ici-bas, la seconde imaginaire au ciel. Nous est proposée l'uchronie de leur confusion ici-bas, qui est un projet subliminal, c'est à dire inférieur au seuil de la conscience, mais partant de leur considération formelle, mais seulement symbolique.

Mais rassurons-nous, ce ne sont donc que des images et sur terre le plan carré de la Jérusalem terrestre va requérir l'Équerre, tandis qu'au ciel elle sera représentée selon un plan circulaire par la magie du Compas.

Sachant que la Jérusalem du ciel, selon le modèle du jardin d'Eden, est une cité circulaire végétale et que la Jérusalem sur terre est une ville minérale carrée construite avec des pierres cubiques, la Maçonnerie nous invite à déplacer ce qui est en haut vers ce qui est en bas pour réaliser cette combinaison dont le troisième élément sera la potentialité pour chaque pierre, pour chaque Maçon donc, de profiter de ce « déplacement » utopique toujours continué par son travail, d'accéder à la sensation indifférenciée d'être partie d'un tout harmonieux où le corps et l'esprit de chacun ne se revendiqueraient plus d'une singularité égotiste, mais assumeraient d'avoir atteint une communion, peut être régressive, avec le principe divin commun à chacune des autres pierres de l'« enceinte » profane carrée d'en bas avec, je le répète car ce mot peut avoir son importance, l'« enceinte » spirituelle ronde et sacrée d'en haut. Suggérons ici que l'enceinte puisse être mariale puisque les Maçons, nés de nouveau par l'initiation, sont dits être tous des Frères issus d'une même veuve ?

Nous esquisserons donc d'examiner succinctement, comment les Maçons envisagent le dépassement de cette dualité, puis comment philosophes et théologiens ont pu nourrir ce même projet oxymorique que résume si bien l'impossible quadrature du cercle, pour revenir à la seule perspective dynamique de ce « déplacement » métaphorique qui nous invite à sortir du Langage pour en dépasser les limites, dites aporétiques, c'est à dire paraissant impossibles à franchir pour accéder à l'universel par la grâce de la liberté de penser.

La Maçonnerie d'abord, qui fournit les symboles de ces deux villes qu'il faut combiner ici-bas, s'évertue à nous convaincre que la ville carrée est aussi cubique, car plus seulement sur le plan, mais déjà dans l'espace, puisqu'elle est structurée par le chiffre 7 qui résulte de l'addition aux 4 points cardinaux, des deux dimensions du zénith et du nadir sans oublier d'y ajouter le nombre 1 du centre non manifesté qui est l'expression du Principe. Ainsi le chiffre 7 de la Jérusalem terrestre est déjà une première démonstration que cette ville est potentiellement divine, puisque l'heptagone se rapproche du cercle mieux que le seul carré, et que ce chiffre 7, celui de la semaine génésique, est celui qui caractérise le cycle que le cercle permet d'activer et qui, résolument, invite à dérouler le « déplacement » dans cette chaîne causale de l'évolution eschatologique qui produira l'effet spirituel escompté.

La théologie, ensuite, au temps de la scolastique, avait dû, par la grâce de Saint Thomas d'Aquin, restaurer le concept même de causalité cyclique mis à mal par Averroès. Ce dernier avait soutenu que l'univers, étant éternel et infini, était incréé et n'avait donc pas de début et donc pas de principe créateur, ce qui mettait à mal la vision eschatologique chrétienne qui avait à se défendre des avancées rationnelles de l'Islam en terres chrétiennes où Saint Augustin avait déjà esquissé la combinaison de la Cité de Dieu avec la Cité du monde. En outre, Averroès tentait également de convaincre la Sorbonne que l'intellect n'étant pas individualisé, la faculté de penser n'était pas personnelle. Cette affirmation invalidait toute considération de la liberté, celle de penser la causalité cyclique circulaire qui permettra à l'humanisme renaissant de promouvoir la méthode expérimentale des sciences par les développements scientifiques que la liberté offrait au rationalisme de mettre en œuvre tout en ménageant cette contingence possible de la Foi. Nous voilà donc de retour à l'idée de la Jérusalem céleste grâce à l'évocation essentielle de la Foi qui, par le détour à Tertullien et à sa célèbre sentence : *Credo quia absurdum*, « j'y crois parce que c'est absurde », mais surtout par un arrêt à celle d'Anselme de Cantorbéry : *credo ut intellegam*, « je crois afin de comprendre », nous replace dans l'idée même du « déplacement » entre la Jérusalem terrestre, celle du raisonnement carré, et la Jérusalem céleste, celle de la Foi en Dieu dont la circonférence est partout et le centre nulle part. Ce n'est

plus l'intelligence qui peut désormais trouver la Foi, mais la Foi qui serait prioritairement inspirée de rechercher l'intelligence. Voici le « déplacement » majeur, car la liberté de penser n'est ici possible que par ce renversement qui invite à la liberté de passer, elle-même déjà mise en œuvre par Adam lorsqu'il a franchi l'enclos circulaire et sacré du jardin d'Eden en transgressant l'interdit de la consommation du fruit de la Connaissance.

Ce « déplacement » de la priorité dialectique du paradigme de la Foi sur celui de la Raison, est un renversement que signale le « Cœur Intelligent » de Goethe précurseur de la combinaison neuronale des deux cerveaux rationnels et émotionnels par le biais du troisième cerveau, le cerveau mimétique qui est le gage de cette combinatoire dynamique entre ce qui est en haut et ce qui est en bas déjà en germe avec *La Table d'Emeraude*. C'est précisément une invitation similaire à laquelle nous convie l'hyperbole dramatique de l'Apocalypse. Elle nous révèle la fin d'un cycle, celui de la logique rationnelle de la Jérusalem terrestre et le début d'un nouveau cycle, celui que seule l'Espérance de la Foi permet, dans cet ailleurs qui est ici, mais que nous ne pouvons concevoir que dans l'expérience limite d'une mort initiatique symbolique, ou mieux encore réelle, comme celle vécue par Tolstoï et rapportée par Chestov, expérience qui remet en cause et déplace les priorités habituelles de l'économie psychique. Ces deux Jérusalem ne sont pas topiques, elles ne sont pas des lieux mais des états psychiques de transitions dynamiques.

Enfin, pour conclure, je redescendrai brièvement de la psychanalyse, ici sous-jacente aux fondations des « enceintes » presque mariales de nos deux Jérusalem, jusqu'à la philosophie d'Anca Vassiliu. Cette philosophe donnait rue d'Ulm, il y a quelques semaines, un séminaire intitulé : *la topographie à l'épreuve de la dialectique : limite et au-delà chez Platon*. Elle nous a aidé à déplacer et élargir la problématique du renversement combinatoire ici de nos deux Jérusalem. L'au-delà dans le *Phèdre* de Platon est ce moment où les âmes immortelles se dressant sur le dos de la sphère qu'est la voute céleste, contemplent ce qui se trouve en dehors du ciel. Seuls les yeux de l'âme sont capables de viser le divin puisqu'accéder à l'au-delà, celui de la Jérusalem céleste qui n'est pas visible, impose un dépassement à proprement parler métaphysique, un dépassement de l'être, une attention à des considérations suprasensibles qui abolissent l'être même des murs « d'enceinte » des deux Jérusalem, pour incarner, par l'expérience de la liberté du sujet, cette confusion topique à laquelle nous invitent les deux Jérusalem, cette confusion qui permet la fusion ontique, une re-naissance fusionnelle, celle de l'être, dans ce quelque chose d'universel dont Torga dit qu'il serait l'universel, *le local moins les murs*. Il convient désormais d'explorer la piste ouverte par Laurent Dandrieu dans son ouvrage *Rome ou Babel* préfacé par Mathieu Bock-Côté, pour savoir si l'on peut encore être universaliste en restant enraciné dans ce que les frontières murales des cités élargies à des frontières nationales donnaient comme « repères » aux assomptions spirituelles.

Nous ne négligerons pas le fait que les arbres montent jusqu'au ciel.

ooOoo

« Il est plus facile de faire son devoir ... »

par le Grand Élu de la Voûte sacrée D.A., 14^e

La formule *Il est plus facile de faire son devoir que de le connaître* nous confronte à une vérité profonde, à la fois spirituelle, morale et maçonnique. Derrière sa simplicité apparente, elle questionne la nature de notre engagement, la profondeur de notre compréhension et la dimension sacrée de nos actions. Elle nous invite à explorer le sens du devoir, non seulement comme acte, mais comme cheminement intérieur, miroir de notre quête de vérité, de nous-mêmes et du Divin.

C'est au cœur de cette quête que s'ouvre l'espace de la conscience, lieu sacré du dialogue avec Dieu, qui dans la tradition mystique, constitue le véritable Saint des Saints, là où l'âme devient sanctuaire.

Le Devoir comme Axe de la Vie Maçonnique

Le rituel du 4^e degré insiste sur l'accomplissement du devoir, le décrivant comme « aussi inflexible que la fatalité, aussi exigeant que la nécessité, aussi impératif que la destinée ». Une telle définition souligne son caractère absolu. Le devoir, dans le cadre maçonnique, n'est pas une simple obligation extérieure. Il est un engagement profond,

moral et spirituel, un acte de fidélité envers soi-même, envers l'humanité, et envers le Grand Architecte de l'Univers.

En ce sens, faire son devoir devient un acte sacré. Il exige un véritable sacrifice : celui de nos égoïsmes, de notre indifférence, de notre inertie. C'est un travail constant, une œuvre intérieure autant qu'extérieure.

Connaître son Devoir : Une Quête de Soi et de Dieu

Avant même de pouvoir accomplir notre devoir, encore faut-il le connaître. C'est là que réside le défi le plus profond. Dans de nombreuses traditions spirituelles, y compris la maçonnerie, la connaissance de soi est considérée comme la première étape vers la connaissance de Dieu. En comprenant les fondements éthiques qui nous animent, nous nous rapprochons de la volonté divine.

Le devoir véritable ne naît pas d'un simple règlement ou d'un commandement extérieur, mais d'une loi intérieure, d'une conscience éclairée.

Cette conscience, loin d'être une simple instance morale, devient chez le Maître Secret un autel vivant : lieu d'écoute, de discernement, et de présence divine. Comme les lévites veillaient dans le Temple, nous sommes appelés à garder et à honorer cet espace intérieur.

Cette compréhension nous rapproche du Divin. Ainsi, la maxime prend une dimension théologique: la connaissance du devoir devient une voie vers la compréhension de la volonté de Dieu. Elle nous pousse à aligner nos actions sur une justice supérieure, à voir dans chaque acte une possibilité de servir, d'édifier, de réparer.

L'Action sans Connaissance : Une Illusion de Vertu ?

La première partie de la maxime nous alerte : il est parfois plus facile d'agir que de penser. Nous pouvons en effet exécuter nos tâches, accomplir nos rituels, suivre nos obligations - sans vraiment les comprendre. Ce faisant, l'action risque de devenir mécanique, vide de sens, et donc éloignée de sa vocation spirituelle.

Agir sans conscience, c'est risquer de tomber dans l'habitude, dans le confort de la forme au détriment du fond. Or, la Franc-Maçonnerie n'est pas un théâtre de gestes figés: elle est une voie de transformation, qui exige de chaque Frère une attention vigilante, une interrogation permanente sur le « pourquoi » de ses actes.

La Connaissance comme Lumière et Service divin

La Maçonnerie est une école de pensée, une quête de lumière. La connaissance du devoir, loin d'être donnée, se conquiert. Elle demande un effort intellectuel et spirituel, un dialogue constant avec soi, avec les autres et avec le Grand Architecte. Cette lumière que nous cherchons n'est pas seulement intellectuelle ; elle est aussi divine. Elle éclaire notre responsabilité, élève notre conscience, affine notre discernement.

En ce sens, la conscience éveillée devient la condition d'une véritable union mystique. Car c'est là, dans le secret du cœur, que peut s'établir le dialogue entre l'homme et son Créateur — non par la parole, mais par la présence.

Faire son devoir sans le connaître, c'est agir par automatisme. Mais comprendre son devoir, c'est entrer dans un espace de vérité. C'est reconnaître que notre action peut être un service rendu à l'ordre du monde, à l'harmonie divine, à la paix intérieure et collective. Ainsi, chaque geste éthique, chaque décision juste, devient une prière incarnée.

Lien avec la Parole Perdue

Ce cheminement vers la connaissance du devoir trouve un écho profond dans le mythe fondateur de la Parole Perdue. Cette Parole, que la Tradition affirme perdue lors d'un événement tragique, symbolise la connaissance originelle, la vérité ultime, la connexion pure avec le Divin. Elle est ce sens profond que l'humanité aurait perdu en se coupant de ses racines spirituelles.

Dans ce contexte, faire son devoir sans le connaître, c'est comme agir sans la Parole, sans cette lumière qui donne à l'acte sa signification sacrée. L'action devient alors forme sans fond, geste sans âme. La quête du devoir devient ainsi une quête de la Parole, un effort pour retrouver ce qui éclaire l'action, pour restaurer le lien brisé entre le visible et l'invisible.

Chercher à comprendre son devoir, c'est comme partir à la recherche de cette Parole enfouie, oubliée ou dissimulée.

C'est aspirer à une vie où le verbe redevient porteur de sens, où chaque mot, chaque acte, résonne avec l'ordre cosmique.

Lorsque nous aurons réuni connaissance et action, lorsque notre devoir sera à la fois accompli et compris, alors peut-être pourrions-nous approcher la Parole, non pas comme un mot secret, mais comme l'évidence vivante du juste, du vrai, et du sacré.

Une Responsabilité Morale et Cosmique

Connaître son devoir, c'est aussi reconnaître sa responsabilité envers Dieu, envers les autres, envers soi-même. Cela nous engage à vivre avec intégrité, en conscience, en fidélité à des principes spirituels. Le devoir maçonnique, dans cette lumière, n'est pas une simple tâche humaine ; il devient une manière de participer à l'œuvre divine, de contribuer à l'équilibre du monde.

Car en accomplissant nos devoirs avec justesse et sincérité, nous aidons à restaurer l'harmonie que symbolise la chaîne d'union. Nous répondons à un appel plus grand que nous. La franc-maçonnerie nous enseigne que l'univers n'est pas chaos, mais ordre. Et chaque acte inspiré par la connaissance du devoir renforce cet ordre, répare ce qui est brisé, unit ce qui est séparé.

Conclusion : Du Geste à la Conscience

En définitive, cette maxime nous met au défi de dépasser l'apparence de l'action pour entrer dans la profondeur de la conscience. Faire son devoir, oui — mais en sachant pourquoi. Et ce « pourquoi » nous relie au plus intime de nous-mêmes et à la transcendance. Il nous guide vers la vérité, vers l'unité intérieure, vers Dieu.

En tant que Maçons, nous devons cultiver cette exigence. Que chaque action soit un acte éclairé. Que chaque devoir accompli soit l'expression d'une compréhension lucide et spirituelle. Car c'est dans cette alchimie du geste et du sens que naît le véritable progrès de l'homme et de l'humanité.

Ainsi s'accomplit la vocation du Maître Secret : non pas seulement faire, mais comprendre ; non pas seulement servir, mais communier. Et dans ce dialogue silencieux entre l'âme et le Divin, dans ce Saint des Saints qu'est notre conscience, peut naître enfin l'Union.

N°62

« Que la Joie dans les cœurs ! »

par le Très Illustre Frère L.D., 33^e

Nos Rituels sont des gisements de trésors. Comme souvent il faut savoir repérer ces trésors, puis aller les chercher, les remonter à la surface, accepter de les reconnaître, de les interpréter et les partager.

Il en est un, dès le quatrième degré, et sans doute bien avant, que nous ne repérons que trop rarement : la Joie. Elle est une clef – et peut être La Clef – de la découverte sans fin, de la célébration, du passage à la Perfection ou à une réalité supérieure. Elle suppose une grande Foi en Dieu et en l'Homme. Elle libère et affranchit l'Esprit et l'emplit de calme. Elle n'est pas qu'une compagne ponctuelle et éphémère de la quête initiatique. Elle peut être un viatique accélérateur de l'Individuation et un fertilisant de la *Métanoïa*.

Je vous propose de réfléchir à ce thème dans le cadre de notre démarche spirituelle Écossaise caractérisée par nos devises. Je vais le faire en trois temps :

- la Joie de la rencontre du Frère.
- la Joie de la couronne du Maître Secret.

- la Joie de l'*Ecclesia*, communauté spirituelle.

Tout d'abord ce moment si euphorisant, si joyeux, de la première rencontre avec celui que nous nommons Frère, qu'il s'agisse du jour de son initiation ou celui d'une découverte. Comment ne pas évoquer en cette fête solsticiale les héros de l'Evangile de Luc ?

En ces jours-là, Marie partit et se rendit sans hâte vers le Haut Pays dans une ville de Judée. Elle entra chez Zacharie et salua Elizabeth. Elle était enceinte du Christ et sa cousine enceinte de Jean-Baptiste.

Et voilà que le Baptiste éprouvant la proximité de son Cousin se met à tressaillir. Ce sursaut est un tressaillement de Joie, ce n'est pas autre chose. Cette joie de proximité sensible est le premier moment d'une aventure spirituelle dont nous parlons encore plus de 2 000 ans après.

Qui d'entre nous n'a pas ressenti cette Joie ? Notre destination à la Joie est inscrite en nous – pour preuve cette expérience de reconnaissance d'un Frère - mais les convenances, mais nos masques, mais le questionnement aussi, peuvent l'enterrer profondément.

Alors laissons-nous aller à la Joie de ces moments. Elle signe notre responsabilité envers l'autre. Elle est antérieure à la responsabilité envers soi-même, souligne Levinas. Cette responsabilité absolue découle de la différence irréductible et non de la similitude. Une vision de la Fraternité fondée sur la similitude (comme soulignée trop souvent y compris dans nos pratiques) et ignorant la différence est incomplète. L'Epiphanie du visage de l'Autre et sa joie sont sources d'Identification des différences puis de prise en compte absolue. L'Autre n'est pas seulement le reflet de moi-même.

Permettez-moi d'aller plus loin et prenez-le au bon niveau... celui de notre spiritualité décidément tournée vers la Lumière : qu'un Frère nous rejoigne est une faveur qui nous est accordée, une grâce. Chacun de nous est le Baptiste Précurseur et l'Autre la figure humaine du Christ qui surgit porteur de Lumière.

Après le surgissement de la Joie dans la rencontre du Frère, j'aborde une seconde approche : celle de moi-même comme auteur de ma propre joie.

Le couronnement du Maître Secret est l'un des moments le plus théâtral de l'aventure écossaise. Si le Laurier et l'Olivier sont largement évoqués dans nos Travaux, la question du sens du « succès » est souvent marginalisée, car incomprise. Depuis la petite enfance nous associons succès à une performance, une victoire, une réussite à un examen, une épreuve sportive, une progression professionnelle ... un triomphe de nature profane qui toujours engendre la joie. Mais ici le succès et sa conséquence la Joie est d'une toute autre nature. Saint Ignace nous alerte en parlant de *Joie sans cause*. Le succès est celui de communier, joie d'être enfin Un avec Celui que nous sommes appelés à être. Cette Joie est joie de libération, elle est celle du papillon qui sort de sa chrysalide. Elle est joie d'un envol, joie d'être réellement. Gabriel Marcel dit cela très bien : *Joie signifie être en totalité*. Que chaque Frère Maître Secret se débranche du sens profane du mot « succès » de son couronnement et qu'il lui attribue le sens initiatique qui est le seul guide de nos Travaux. Le succès à venir, annoncé par le couronnement, est la victoire sur soi-même ; ma réunification avec l'Un acquise, non par la mort, mais par la libération, le dépouillement, l'abandon des métaux, le travail. La Joie c'est ce qui m'attend aux étapes charnières d'une *Metanoïa* transformatrice, purificatrice.

C'est la leçon de Saint Paul dans la Lettre aux Galates : *le fruit de l'Esprit est amour, joie, paix* ou la translation de Jean (15, 11) citant le Christ : *Je vous ai dit cela pour que la Joie, la mienne, soit en vous et que votre Joie soit parfaite* ». On a bien compris ici que cette approche de la Joie est de nature personnelle, individuelle, initiatique.

Ma joie est l'accomplissement de mon chemin spirituel, elle est signe de l'Unité conquise de mon vivant, c'est la réalisation en moi de nos devises. C'est mon intimité rayonnante.

Je parlais de chrysalide et de papillon, c'est bien de cela dont il s'agit. Je mesure parfois le trouble dans nos rangs, conséquence de ce que je nomme « l'ombre portée » du monde profane. Nous parlons de l'expérience spirituelle ou « seconde naissance ». Cette seconde naissance, début de la « libération » de l'être, n'est autre que la décision consciemment et librement assumée et mise en acte de consacrer sa vie à faciliter en soi l'avènement de cet être essentiel que Dieu nous appelle à être et qui en nous est plus grand que nous et qui seul est notre être véritable. Songeons à l'extraordinaire liberté spirituelle de l'homme intérieur. Liberté d'Etre et non plus d'Avoir. C'est le Propre de la vie intérieure, elle mène sa vie à elle-même quand la vie concrète extérieure semble inchangée.

Cette seconde naissance est par essence un acte foncièrement et totalement libre. Il s'agit de placer la Spiritualité Écossaise au centre même de sa propre vie. Cet engagement doit être sans cesse renouvelé tant des forces obscures l'entravent – c'est la marque de ce temps – Le succès annoncé par la couronne c'est celui de ma seconde naissance et comme toute naissance elle est Joie.

Après avoir évoqué la Joie de la rencontre de l'Autre, puis la Joie surgissant de mon chemin spirituel personnel, j'en viens à la troisième forme de Joie que je souhaite aborder ce jour : celle issue de notre pratique collective, celle fille de l'Egrégore et donc de ce que je nomme la conséquence de l'Ecclésia.

Il y a dans nos vies spirituelles écossaises une troisième dimension de la Joie, c'est celle générée par notre pratique collective dont je tenterai de définir l'originalité tout à l'heure. Mais d'abord un contre-sens lourd sur un mot que nous avons souvent à la bouche : celui d'Egrégore. Ceux d'entre nous qui ont une culture classique savent – avec René Guenon – que l'étymologie latine qui le fait dériver du grec *troupeau* est invraisemblable, ce mot est purement grec et signifie en réalité *veilleur*. En fait, notre entité collective est de nature psychique (et c'est déjà pas mal) mais il ne faut pas la confondre avec le spirituel. Quand nous sommes ensemble il s'agit d'une simple extension de l'Individuel, il n'y a rien de Transcendant. Juste un élargissement de l'individualité. Il ne faut pas confondre le sens horizontal avec le sens vertical.

Cette approche rentre dans le cadre d'une préoccupation majeure de notre Suprême Conseil et fait partie de « l'ombre portée » de l'exotérisme qui nous éloigne de nos fondamentaux. Prenons exemple sur les chaînes *WhatsApp* dont tous nos Ateliers sont équipés : elles servent à souhaiter les anniversaires ou envoyer des photos de vacances quand ce n'est pas pire. Elles renforcent les liens fraternels et dans ce sens elles ont une utilité sociale, exotérique. Mais ce qu'il faut nommer « chaînes » c'est la transmission ininterrompue de l'influence spirituelle à travers les générations successives et là où *WhatsApp* ne peut pas grand-chose.

Et pour revenir à ce que j'exprimais plus haut, le mot « génération » fait allusion au caractère de « seconde naissance » qui est inhérent à l'initiation. Alors oui nos Communautés doivent contribuer à l'édification des « secondes naissances », c'est le sens du terme Perfection, nom de nos Ateliers.

C'est devenu compliqué parce que dans nos rangs cohabitent maintenant trois tranches d'âge dont on mesure les différences de tous ordres.

À écouter les sociologues de notre temps, Edgar Morin, Michel Maffesoli, Gaël Giraud, parler des couleurs du temps moderne ou post-moderne et des dimensions de tribus, de communs et autres, j'en vois bien la pertinence sur le plan profane mais s'agissant de nos Loges ? de nos Ateliers ? Je milite pour le mot Ecclésia qui après avoir illustré les premiers temps de la démocratie athénienne désigna la communauté religieuse fondée par le Christianisme et l'Institution mise en place autour de cette foi commune. Les premiers frémissements se nommaient *Domus Ecclesia*, c'est au domicile de l'un ou l'autre que l'on se réunit du temps où les édifices dédiés n'existaient pas encore.

Ces Ecclésia – et je pense particulièrement aux temps de transmission hors Tenues – doivent être des moments de fraternité joyeuse qui transcendent les différences, même parfois idéologiques et où s'enrichissent les secondes naissances individuelles. Il y a ici l'expérience magnifique de la joie commune qui engendre des joies individuelles qui, à leur tour, la nourrissent. L'individuation qui est l'aventure unique de chaque vie humaine, à jamais unique, se réalise ici dans le faire ensemble *Spiritualité Oriented* la progression initiatique en commun est la source de la Joie.

Restons déterminés et unis pour que nos échanges, nos vies collectives, ne marginalisent pas, dans ces temps obscurs, la finalité de notre raison d'être ensemble : la progression initiatique. Intéressons-nous au Noyau, pas à l'Ecorce, conseillent les Maîtres Soufis.

Voilà donc, Frères Maîtres Secrets, exposées trois sources de la Joie que je vous invite à méditer, éventuellement à revenir vers moi. Réfléchissez dans l'ordre qui vous convient le mieux. Dans mon parcours personnel j'ai commencé par l'Ecclésia assemblée fraternelle dans sa dimension sociétale, puis spirituelle, ensuite j'ai travaillé l'Individuation et complété par l'approche de l'Autre, mon Frère. Peu importe l'ordre, mais il faut approcher les trois sources.

Ces joies me sont signes de l'Amour de Dieu... écoutez donc cet amour... « que la joie soit dans les cœurs » n'est pas suffisant car elle est dans nos cœurs... il nous appartient, à tous ici, Maîtres Écossais, de la libérer, de la faire rayonner, de transmettre. Faisons-le avec enthousiasme, ce si beau mot qui nous vient du grec *en-theou-siasmenos*

qui signifie littéralement « endieusement » c'est-à-dire « Plein de Dieu ». Il s'agit d'un état de plénitude spirituelle. Accordons-la-nous et distribuons-la. Et quand le doute, l'inquiétude, la barbarie parfois nous assaillent, écoutons Christian Bobin dans *L'Homme Joie* à propos de Dieu :

Je regarde le bleu du ciel. Il n'y a pas de porte. Ou bien elle est ouverte depuis toujours. Dans ce bleu j'entends parfois un rire, le même que celui des fleurs... impossible de l'entendre sans aussitôt le partager.

Ce Bleu du ciel est ma joie de ce jour, je le partage avec enthousiasme avec vous, mes Frères.

N°63

La Loge Arcane

par le Très Illustre Frère N. B., 33^e

Désormais, depuis quelques années, je m'interroge sur le sens à attribuer au terme *Écossais* propre à l'ensemble rituel qui encadre nos travaux de tension vers le Très-Haut. En même temps, je me suis posé des questions sur le dialogue mystique entre Salomon et Adonhiram représenté par le texte rattaché actuellement au 4^e grade.

Je suis parvenu à la conclusion que ce dialogue actuellement rattaché au 4^e se présente comme une pièce fondamentale dans les étapes qui – sous la dénomination de grades ineffables et sublimes – marquent le travail Maçonique au-delà du grade de Maître Maçon. Loin d'être l'une des étapes de ce travail, ces textes rattachés en sont l'élément préalable et directeur, fruit de l'échange spirituel christo-judaïque en l'espace caraïbe.

Il faut dire à cet égard que nous ne savons pas encore avec certitude quels ont été les effets des opérations structurelles fondamentales de développement Maçonique menées par Etienne (Stephen) Morin dans les Caraïbes. Conventionnellement, on en place le début en 1761, quand des éléments qualifiés de la Maçonnerie européenne auraient habilité le Frère Morin à « exporter » vers le Nouveau Monde au niveau macrocosmique un système articulé en plusieurs grades, tel que, par exemple, l'Ordre du Royal Secret qui en comptait 25.

Il semble, en tout les cas, que c'est cette dernière structure, qui, dès le départ, a été privilégiée par le Frère Morin pour faire en sorte que des textes appropriés exhalent la lumière religieuse que nous essayons d'accueillir en nous, de réfléchir, de raisonner et dont le vécu initiatique est un questionnement systématique, interrogatif et problématique. Ces textes sont destinés à ceux qui sont mobilisés à rechercher derrière l'obvie le sens caché, ce qui les incite à une saisie active de la démarche. Textes destinés uniquement à une communion de Frères toute tendue vers le but de loger le Grand Architecte de l'Univers, là où la pratique rituelle se déroule, là où chacun communique avec tous et en tous, afin que tous communient en chacun.

De même – et ce, au niveau microcosmique – la matière primordiale, représentée par chacun des Frères sont des signes uniquement pour ceux qui sont capables de méditer – pour ceux qui cherchent chacun pour son compte les voies de l'élévation individuelle. Cette matière est modelée par la forme, représentée par le rituel qui nous offre le cadre dans lequel, et grâce auquel, effectuer cette transformation ; la communion des Frères qui réalise le rituel développe la même fonction que la Divinité dans le moment primordial de la Création. Or, les textes rattachés au 4^e degré mettent l'accent sur un approfondissement fondamental de la démarche Maçonique (régulière et reconnue), démarche qu'on a convenu d'appeler *Écossaise*.

Dans une loge *Écossaise*, les Frères ont leur regard, leur esprit et leur espoir figés sur les textes rattachés au 4^e degré et ce, dans une tension maximale. Les Frères hébergés en une telle Loge travaillent donc dans un temps sacré, ainsi que dans un espace sacré corporellement tangible, là où les opérations mystiques ont lieu, et qui représentent une chaîne unie de consciences immergées chacune dans leur enveloppe corporelle, librement déterminées et imprégnées du Devoir. Ils constituent la synthèse vivante et agissante des esprits ou, si l'on veut, Dieu lui-même se développant dans l'histoire. En d'autres termes, il y a une irruption de l'Éternel quand les Initiés vivent ensemble physiquement la tension *Écossaise*. La communion *Écossaise* des Frères immergés dans leur

corporéité, qui s'engendrent, qui se produisent mutuellement dans un tel contexte, est une réalité insondable et insaisissable, un grand Mystère qui est à la fois réel et non formulable. Dans une telle communion il n'y a pas de perte de l'individualité ou de la personnalité, mais l'interdépendance ainsi créée fait en sorte que les Initiés soient non seulement destinataires des opérations liturgiques, mais en même temps unis l'un à l'autre dans une vie sacrée qui leur est commune.

La Loge Écossaise devient dès lors la forme spirituelle du Mystère ; elle reproduit voire réalise, l'ésotérisme du dépassement menant au Divin ; elle est créatrice et gestionnaire du sacré. Ancrée dans un espace et un temps sacrés, corps mystique ou synaxis, elle est l'expression d'une ouverture totale, impératif catégorique de la volonté de progrès, justification de l'action individuelle et confraternelle, outil de l'avenir, d'un avenir ambitieux : insérer une opération fondamentale d'union mystique avec Dieu dans un groupe maintenu ensemble par la pratique de la répétition rituelle tout en étant formé de personnes ayant des convictions différentes.

Chaque Initié vit en Loge la tension maximale dans l'approche graduelle du Divin – les 33 grades – mais a aussi accès à toute une série de concepts et objets emblématiquement liés à la Présence divine ; c'est la recherche du Sacré (union avec le Divin) à laquelle les Frères aspirent, quête spirituelle, c'est-à-dire impulsion à percevoir le reflet de l'Un, loin du Multiple), et ce, à travers des objets et concepts sacrés.

Célébrer en communion liturgique l'attendue présence divine signifie avoir besoin l'un de l'autre, car ce Dieu espéré n'est pas *mon* Dieu, mais *notre* Dieu. Une telle dimension liturgique de la Loge physique reflète les réalités physiques d'une participation, réalités qui ne sont aucunement remplaçables.

Les textes rattachés introduisent essentiellement une rupture de niveau entre le système tri-gradal et l'ensemble 4 à 33, c'est-à-dire un acte ouvrant la communication entre des niveaux différents et rendant ainsi possible le passage d'ordre ontologique, d'une façon d'être à une autre.

Pour l'homme imbu de spiritualité, imprégné d'une tension religieuse en effet, l'espace n'est pas homogène, mais parsemé de seuils ou portails communiquant avec la dimension sacrée dans ses niveaux successifs, en vue d'atteindre un niveau supérieur d'intelligibilité du Réel-Vrai. La réalité absolue lui est ainsi progressivement et tendanciellement révélée. La rupture de niveau a la fonction de désagréger l'existant et d'effectuer une régénération supposée conduire à un autre niveau, à une conquête qualitativement plus élevée. Pour l'ontologie archaïque, en effet, le réel est identifié avant tout à une «force», à une «Vie», à une fécondité, à une opulence, mais aussi à tout ce qui est étrange, singulier, etc. ; en d'autres termes, à tout ce qui existe d'une manière pleine ou manifeste un mode d'existence exceptionnel. C'est la définition même de l'Écossisme.

Le sacré apparaît alors nécessairement comme ambigu, car la puissance manifestée par le Réel-Vrai est sans commune mesure avec l'homme, et ne peut donc lui apparaître qu'en tant que force qui le dépasse, dans le temps où elle lui apparaît, Le religieux est en fait la réalité ultime, ce qui existe d'une manière pleine et réelle, par quoi, elle, la réalité ultime, se distingue de tout le reste du monde qui, lui, est le profane. Celui qui recherche une telle expérience et qui par là même se rend compte de cet « autre », favorise cette rupture qui lui permet de distinguer les trois niveaux cosmiques essentiels (Ciel, Terre et niveau inférieur), de comprendre la structure concrète et réelle du monde, et, par conséquent, de construire et articuler l'œuvre sainte, qu'il tente de façonner au niveau microcosmique.

Les textes rattachés représentent, pour conclure, un véritable gond de jonction et rotation symboliques imaginé par nos Frères fondateurs de Charleston (et ce, dans un cadre spirituel christo-judaïque propre au milieu religieux caraïbe) pour servir de support et de guide dans le chemin plurigradial vers le Saint Empire, définissant donc la perspective de la route à parcourir vers le sommet de l'Échelle.

ooOoo

Le Convent de Lausanne

par le Très Illustre Frère M.-H.C., 33^e

Si les *Grandes Constitutions* de 1786 prévoient une organisation territoriale du Rite Écossais Ancien et Accepté par État ou nation (article V-III), son universalisme conduisait naturellement à rechercher une concertation, une

entente entre les Suprêmes Conseils réguliers du monde, voire même une forme d'union dans un esprit conforme au modèle fondateur que constitue pour le Rite le Saint-Empire.

Une première tentative d'alliance avait eu lieu en 1834 avec un traité entre les Suprêmes Conseils de France, de Belgique, du Brésil et le Suprême Conseil Uni de l'Hémisphère occidental, organisme parfaitement irrégulier. Comme le note Paul Naudon, *on reste abasourdi par la consécration ainsi donnée à ce dernier*. Mais il n'est pas inutile de rappeler ici qu'à la même époque et jusqu'en 1870, le Suprême Conseil de France n'était pas reconnu par le Suprême Conseil de la Juridiction sud, *mother Council of the World* ! Il s'agissait ainsi d'une alliance entre deux Suprêmes Conseils en marge de la régularité, voire trois, car le Suprême Conseil du Brésil signataire n'était qu'une création du Suprême Conseil de l'Hémisphère Occidental.

Un convent universel ?

Sur une idée du Suprême Conseil pour l'Angleterre et le Pays de Galles fortement soutenue par la Juridiction sud, le Suprême Conseil pour la Suisse invita donc les vingt-deux Suprêmes Conseils reconnus à participer à un *Convent universel* qui se tint à Lausanne du 6 au 22 septembre 1875.

En fait de Convent universel, il convient de noter que, sur les vingt-deux Suprêmes Conseils invités, seuls sept furent effectivement présents (Angleterre et Pays de Galles, Belgique, Colon-Cuba, Écosse, France, Italie et Suisse), quatre autres avaient donné procuration (Hongrie, Pérou et Portugal à la Suisse, Grèce à l'Écosse). Si l'on ajoute que l'Écosse se retira dès le 8 septembre, les actes finaux du Convent ne furent effectivement signés que par six Suprêmes Conseils. Alain Bernheim manie donc l'euphémisme quand il écrit que le Grand Commandeur Suisse *faisait peut-être preuve d'optimisme en qualifiant ce Convent d'universel*.

En fait, comme devait le noter le fondateur du Suprême Conseil pour la France, le Grand Commandeur Riandey, *bien qu'ils ne représentassent qu'une minorité, les délégués de ces neuf Suprêmes Conseils entreprirent la révision des Constitutions de 1762-1786*, ce qui pose naturellement la question de la légitimité des conclusions auxquelles ils parvinrent et qui n'auraient pu être considérées comme telles que si elles avaient été ratifiées par – pour le moins – une majorité de Suprêmes Conseils, voire plus logiquement par la totalité.

Les actes finaux du Convent de Lausanne

En 1876, le Suprême Conseil pour la Suisse qui assurait le secrétariat de la Confédération issue des travaux du Convent adressa à chacun des Suprêmes Conseils y ayant participé un recueil colligeant les textes adoptés à Lausanne, à savoir :

1. *Grandes Constitutions de 1786 révisées par le Convent universel des Suprêmes Conseils adoptées dans sa séance du 22 septembre 1875*
2. *Traité d'Union, d'Alliance et de Confédération des Sup. Cons. du Rite Écossais Anc. et Acc.*
3. *Tuileur des XXXIII Grades arrêté par le Convent des Suprêmes Conseils confédérés réunis à Lausanne en septembre 1875*¹⁰.

Si l'on met de côté le *Tuileur*, le Convent avait donc abouti à une réécriture en profondeur des *Grandes Constitutions* de 1786 et à la fondation d'une Confédération des Suprêmes Conseils ; avec d'importantes modifications de l'esprit et de la lettre de la loi fondamentale du Rite Écossais Ancien et Accepté et l'institution d'un organe doté de pouvoirs législatifs et exécutifs s'imposant aux Suprêmes Conseils confédérés, le Convent s'était érigé en véritable Assemblée Constituante, sans, il faut le souligner, en avoir reçu le moindre mandat de la part d'une majorité de Suprêmes Conseils.

L'échec du Convent de Lausanne

Cette véritable tentative de révolutionner le Rite fut un échec.

En premier lieu, aucun des Suprêmes Conseils absents de Lausanne ne rejoignit la Confédération ou en ratifia les conclusions¹¹, et il fut impossible d'organiser, comme il était prévu dans les statuts de la Confédération, un nouveau Convent, malgré les tentatives répétées du Suprême Conseil pour la Suisse.

Loin de favoriser l'union et le dialogue entre les Suprêmes Conseils, la Confédération issue du Convent devait conduire les Suprêmes Conseils ouvertement hostiles à ses conclusions à constituer une Ligue défensive et offensive, dont les chevilles ouvrières étaient les Suprêmes Conseils de la Juridiction sud, de l'Écosse, de l'Irlande, de l'Amérique Centrale et de Grèce ¹² et visant à regrouper tous les Suprêmes Conseils réguliers : c'était ouvrir la voie à une scission mondiale de l'Écossisme !

L'acte de décès intervint de fait quand deux des signataires, à savoir le Suprême Conseil pour l'Angleterre et le Pays de Galles et celui de Belgique se retirèrent de la Confédération en 1880, le premier le 10 mai, le second le 22 août.¹³

Si, dès 1903, le Grand Commandeur de Belgique, Eugène Goblet d'Alviella avait pu constater l'échec de la Confédération de Lausanne, certains Suprêmes Conseils – le plus souvent non reconnus comme réguliers – continuèrent toutefois de se référer au Convent de Lausanne. Paul Naudon souligne à juste titre *que le temps très long que mirent les Suprêmes Conseils réguliers à réagir contre une invasion de préoccupations purement profanes substituées aux valeurs initiatiques fait que le mal s'est prolongé à l'état endémique.* ¹⁴

Il fallut attendre la Xe Conférence mondiale des Suprêmes Conseils qui se tint en janvier 1970 à Barranquilla (Colombie) pour qu'une résolution soit adoptée à l'unanimité :

*Cette Conférence considère que les articles relatifs à une confédération résultant des comptes rendus de la Convention de Lausanne en 1875 ne constituent pas une part de la loi fondamentale du Rite Écossais Ancien et Accepté de la Franc-Maçonnerie et que lesdits articles sur la Confédération sont rejetés inconditionnellement.*¹⁵

Comme l'indique le Grand Commandeur Riandey : *ainsi ont pris fin, en considérant comme lettre morte, la prétendue constitution de Lausanne de 1875, les malentendus qui, pendant 95 ans, ont troublé l'existence du Rite Écossais Ancien et Accepté.*¹⁶

L'analyse du Grand Commandeur Pike

Fin juriste autant que grand connaisseur du Rite, le Souverain Grand Commandeur de la Juridiction sud, *mother Council of the world*, Albert Pike, a, dans une lettre circulaire adressée le 20 mars 1876 aux Grands Commandeurs signataires du Traité de Confédération, synthétisé les principaux reproches qu'il formulait à l'encontre du Traité, mais aussi des modifications des Grandes Constitutions :

*Les pouvoirs accordés au Convent par l'article III des articles d'Alliance de cette Confédération sont bien trop larges et, en fait, illimités. L'article XII créé une loi nouvelle qui doit s'appliquer à l'Empire le plus vaste comme à l'Etat le plus minuscule et qui, appliqué ainsi, est d'une immense absurdité. Les modifications qu'on tente d'introduire dans les Grandes Constitutions révolutionnent le Rite ; et la substitution d'un « Principe créateur » à la place du Dieu en qui les Francs-Maçons placent leur foi alarme l'ensemble de la Maçonnerie partout dans le monde.*¹⁷

Il convient d'éclairer et d'approfondir les deux catégories de reproches relevés par le Grand Commandeur Pike, dans le domaine du droit – on pourrait dire constitutionnel – et dans celui du Rite.

Les déviations constitutionnelles

Citons tout d'abord les articles incriminés par Albert Pike.

Pour l'article 3, il s'agit essentiellement des alinéa 1, 3 et subsidiairement 5 :

1er alinéa : *Les Supr. Cons. Confédérés s'assembleront en Convent général, par leurs délégués SS.GG.II.GG, 33e degré, tous les dix ans à partir de l'année 1878, date fixée pour le prochain Convent.*

3e alinéa : *Les délégués au Convent ont pleins pouvoirs pour délibérer et arrêter en commun, à la majorité des voix, toutes mesures jugées nécessaires aux intérêts du Rite.*

5e alinéa : *Chaque Supr. Cons. Détermine le nombre de ses délégués, mais le Convent procède aux votes par appel nominal des Supr. Cons. Dont chacun n'a qu'une voix.*¹⁸

Ces dispositions instituaient une sorte de pouvoir législatif conféré à un Convent dont les décisions se seraient imposées à tout Suprême Conseil et ce, pour reprendre les termes d'Albert Pike, dans les domaines les plus larges et de manière illimitée. Elles revenaient à priver les Suprêmes Conseils de leur souveraineté, tandis que l'article 5 en n'accordant qu'une voix par Suprême Conseil conférait la même autorité à chacun, quelle que soit sa taille ou son histoire : une coalition de Suprêmes Conseils aux effectifs squelettiques aurait pu imposer sa volonté à des Suprêmes Conseils mieux assis.

Si l'on ajoute l'existence d'un « pouvoir exécutif » (cf. note 11), il est loisible de considérer que l'organisation juridique présentée comme une simple Confédération (dans laquelle juridiquement la souveraineté appartient aux entités qui la composent) était en réalité une Fédération (au sein de laquelle la souveraineté est détenue par le pouvoir fédéral).

Ces orientations constituaient ainsi de véritables déviations par rapport à l'organisation traditionnelle du Rite, telle que voulue par les Grandes Constitutions de 1786. Elles s'inspiraient manifestement d'orientations idéologiques extérieures au domaine initiatique, témoignant par là d'une véritable « profanisation » du Rite Écossais Ancien et Accepté et de sa dimension exclusivement spiritualiste et éthique. Cette profanisation se retrouvait également dans la vision d'un Souverain Grand Commandeur comme simple *primus inter pares*, comme le soulignait Charles Riandey.

En ce qui concerne l'article XII également relevé par le Grand Commandeur Pike, il prévoyait que :

*Le Sup. Cons. qui fonde une Loge ou un Chapitre dans un pays non occupé par un autre Sup. Cons. confédéré, a, de droit, la juridiction de ce même pays et cette possession lui est garantie par tous les membres de la Confédération jusqu'à ce qu'un Sup. Cons. y soit établi.*¹⁹

Cet article avait été introduit à la demande du Suprême Conseil pour l'Angleterre et le Pays de Galles²⁰ et permettait de résoudre deux querelles de souveraineté territoriale auxquelles étaient confrontés ce Suprême Conseil et celui de France. Le premier considérait que les dépendances britanniques relevaient de sa compétence exclusive, tandis que l'Écosse et l'Irlande souhaitaient pouvoir y fonder des Ateliers pour leurs ressortissants²¹. Le second était en conflit avec la Juridiction sud à propos des Iles Sandwich (Hawaï).²²

Non seulement le Convent avait-il donné raison sur ces deux dossiers aux Suprêmes Conseils participants, mais surtout juridiquement, il avait, avec l'article 12, bouleversé et nié les traditions et les habitudes régissant depuis longtemps ce genre de conflit, ainsi que le Grand Commandeur Pike devait le préciser de manière très argumentée au Suprême Conseil de France le 8 novembre 1875 (ce qui devait conduire la Juridiction sud à rompre avec le Suprême Conseil de France le même mois).²³

*Etant donné que cette décision (l'article 12) est formulée en termes généraux, elle s'appliquera aussi bien aux Empires de la Russie, de la Chine et du Japon qu'au petit Royaume d'Hawaï : raison pour laquelle cette décision est contraire au bon sens autant que dénuée d'autorité légale maçonnique et sans précédent ...*²⁴

Les changements ainsi introduits dans l'organisation même du Rite, principalement avec l'article 3 du Traité d'Alliance, sous le couvert d'une Confédération, se traduisaient plutôt par la constitution d'une Fédération dont la souveraineté aurait été supérieure à celle des Suprêmes Conseils, puisque le Convent aurait eu la possibilité d'imposer à tout Suprême Conseil des orientations et des positions qu'il n'aurait pas partagées. Plutôt que l'union respectueuse des spécificités historiques, géographiques et humaines, telle que l'incarnait, par exemple, le Saint Empire, la tentation était grande d'une conception disons... napoléonienne de l'Empire.

Une subversion de l'essence même du Rite

Ces déviations dans l'organisation et le fonctionnement du Rite se sont doublées d'une tentative perverse de subversion de l'essence même du Rite (et d'ailleurs, plus généralement, de la Franc-Maçonnerie de tradition) avec ce que Paul Naudon appelle *la querelle du « Grand Architecte de l'Univers »*.²⁵

Tentative perverse, car, sans attaquer de front ce *landmark* essentiel, le Convent, en s'attachant à *définir les principes du Rite Écossais Ancien et Accepté, en particulier le symbole fondamental du Grand Architecte de l'Univers*²⁶, allait en amoindrir le sens et la valeur.

Cette manœuvre est exprimée d'abord dans le préambule du *Traité d'Alliance et de Confédération* :

*La Franc-Maçonnerie est une institution de fraternité universelle dont l'origine remonte au berceau de la société humaine ; elle a pour doctrine la reconnaissance d'une Force supérieure dont elle proclame l'existence sous le nom de Grand Architecte de l'Univers.*²⁷

Le *Traité* revient sur cette question dans sa *Déclaration de Principes* en indiquant :

*La Franc-Maçonnerie proclame, comme elle l'a proclamé dès son origine l'existence d'un principe créateur sous le nom de Grand Architecte de l'Univers.*²⁸

De telles « définitions » du Grand Architecte, même si elles sont réductrices, sont naturellement acceptables pour tout Franc-Maçon qui voit dans cette expression la figure d'un Dieu qu'il n'a pas à définir. Telle fut d'ailleurs l'explication qu'en donna le Suprême Conseil d'Angleterre qui *soutenait que les mots « Principe créateur » de la Déclaration de Principes ne sont qu'un antécédent au nom du Grand Architecte de l'Univers, et il est difficilement imaginable qu'un tel nom puisse être attribué à quiconque sinon à un Être personnel.*²⁹

Mais une autre interprétation était possible, comme le même Suprême Conseil devait en prendre conscience dans un échange avec le Grand Chancelier du Suprême Conseil de France qui lui avait déclaré *que l'expression « Principe créateur » avait été choisie parce qu'elle était suffisamment vague pour autoriser les personnes qui ne croyaient pas à l'existence de Dieu à faire partie du Rite Écossais Ancien et Accepté.*³⁰

Cette volonté de bouleverser les fondements mêmes du Rite n'était certes partagée que par une faible minorité de Suprêmes Conseils, comme la suite de l'histoire le prouvera, mais cette minorité agissante avait réussi à imposer sa stratégie à Lausanne en jouant ainsi sur l'ambiguïté des mots, les Suprêmes Conseils tenant de la Tradition présents au Convent ayant accepté une négociation sur ce qui précisément n'est pas négociable.

Comme le note Paul Naudon, *cette tradition, toute spiritualiste et chrétienne, nous le savons, se heurtait à cette époque au fort courant du libéralisme et du scientisme qui tenait à s'affirmer au sein de plusieurs Suprêmes Conseils.*³¹

Analyse partagée par le Grand Commandeur Riandey qui écrit :

Animés d'un large libéralisme, tant sous l'angle religieux et philosophique que du point de vue politique et social, ils apportèrent au cours des semaines qu'ils passèrent à Lausanne, des modifications d'importance aux principes inclus dans les Grandes Constitutions.

Celles-ci portaient révérence, sous le nom de Grand Architecte de l'Univers, à Dieu, Être Suprême, Créateur. Le nom de Grand Architecte de l'Univers fut maintenu, mais il ne s'adaptait plus qu'à un « Principe créateur » (.../...)

*Qu'est-ce donc qu'un « Principe créateur » ? Le mot « principe » n'intervient là que pour masquer l'ignorance dans laquelle on se trouvait quant aux origines de la vie et quant à l'apparition de l'Homme sur la Terre.*³²

Cette tentative de soumission de l'essence même du Rite aux impératifs des idéologies de l'époque, c'est-à-dire la modification profonde d'un message spiritualiste de libération de l'Homme par la grille de visions profanes du monde – sa « profanisation » – s'est heureusement heurtée à la réaction vigoureuse de la très large majorité des Suprêmes Conseils qui, nous l'avons vu, refusèrent de participer à la Confédération et d'en accepter les conclusions.

Pour leur part, se reprenant, les Suprêmes Conseils de Belgique, puis d'Angleterre proposèrent, en 1879, des réécritures des textes incriminés, dont l'acceptation conditionnait leur maintien au sein de la Confédération, et faisant expressément référence à l'existence de Dieu.³³

Finalement, c'est autour de la définition rigoureuse, précise, mais ouverte, et avancée par la Juridiction sud que l'union s'est faite :

*La Franc-Maçonnerie proclame comme son principe nécessaire et fondamental la croyance en l'existence d'un Dieu véritable et vivant.*³⁴

Conclusions : les Conférences mondiales

C'est autour de cette définition que se sont réaffirmées la cohérence et l'unité des Suprêmes Conseils ; face au virus de sa profanisation – celle de l'organisation de ses relations et celle de ses principes – le Corps mondial de l'Écossisme a été suffisamment solide sur ses valeurs pour ne point y céder. Il est cependant juste que les tenants de cette profanisation, vaincus en 1880, ont poursuivi souterrainement leur travail de sape, mais n'ont eu d'autre choix que de se détacher de ce Corps mondial ou d'en être exclus. Ceux-là ont continué de se référer au Convent de Lausanne, feignant d'y voir l'une des Lois du Rite.

En revanche, les Suprêmes Conseils réguliers ont, au fil des ans, tiré les conclusions de cette tentative malencontreuse, avec l'initiative prise par le Grand Commandeur de Belgique, Eugène Goblet d'Alviella de réunir en 1907 une première Conférence mondiale des Suprêmes Conseils à Bruxelles.

Il ne s'agissait plus d'instituer un organe supérieur aux Suprêmes Conseils dont la souveraineté était dès lors

réaffirmée, mais de formaliser un lieu d'échanges et de dialogue, dont les décisions ne s'imposent pas aux participants³⁵ et qui a la responsabilité de décider *qui a le droit d'y siéger*³⁶, c'est-à-dire qui est reconnu par la collectivité des Suprêmes Conseils comme le représentant du Rite sur un territoire donné. Depuis la Conférence mondiale d'Asunción au Paraguay en 2022, c'est le Suprême Conseil National de France qui y siège au titre de notre pays.

Réunissant ainsi l'ensemble des Suprêmes Conseils du Rite Écossais Ancien et Accepté qui reconnaissent les Grandes Constitutions de 1786 comme ses seules Lois fondamentales et respectent les principes et valeurs traditionnelles de ce Rite, dans une union respectueuse des spécificités historiques, géographiques et de transmission initiatique, ces Conférences mondiales, à l'image du Saint Empire, expriment l'universalité et l'universalisme de la Maçonnerie.



Le Maître Secret
par Jean-Luc Leguay

